**Extraits du livre Les années de cendres :**

**Chapitre 1**

- Sur ma droite, toujours cent quatre-vingt-quatorze mille cinq cents !

La troisième et dernière bougie diminuait régulièrement. Mais pas assez vite. Quelques secondes encore à tenir. Pourvu qu'au tout dernier instant, l’autre, là-bas, n’aille pas relancer. Non, d’un seul coup, ça y est, la flamme s’est éteinte.

- Adjugé. Le lot n° 8, consistant en un bâtiment et ses dépendances, anciennement à usage d’école publique, est vendu pour la somme de 194 500 francs. Si l’acquéreur veut bien s’approcher...

Naturellement, quand je me suis avancé, tous les regards m’ont accompagné. Dans la petite salle de la mairie, les curieux n’étaient cependant pas très nombreux. Peut-être une vingtaine ; des hommes surtout. Si j’en croyais leur tenue et la familiarité de leurs échanges, il devait s'agir des habitants de la commune. Normal. C’était tout de même un peu de leur patrimoine et, pour beaucoup, une partie de leurs souvenirs qui passaient aux mains d’un étranger.

- Vos nom et prénoms ?

- Valat, Michel, Claude.

- Né à ?

- Nîmes ; le 8 mai 1945.

- Fils de ?

- Ulysse Valat et Suzanne Rivière.

Étranger, je ne l’étais pas vraiment, mais ils ne pouvaient pas le savoir. Car ils ne pouvaient savoir que mon histoire avait commencé chez eux. Moi-même, quelques mois auparavant seulement, je n’imaginais pas que sous la poussée d’un désir aussi violent qu'inattendu je parcourrais à maintes reprises les lacets de cette serre du mont Lozère. Que pendant plusieurs week-ends je viendrais m’imprégner de cette lumière éclatante qui découpe les châtaigniers, noirs sur bleu de ciel, traquer ces paysages dissimulés entre les arêtes schisteuses, rêver devant cette bâtisse aux volets refermés sur le passé et à la toiture de lauzes, pesant comme un couvercle. Et que la nécessité d’entrer en possession de cette ancienne école s’imposerait à moi comme une évidence têtue.

C’était un soir, à la sortie de l’hiver 89-90. Je lisais l’histoire du puits de Celas, dans Cévennes Revue. Dans le numéro de février, ce mensuel local revenait sur la découverte d’un charnier à la Libération.

Vingt-sept cadavres avaient été retrouvés au fond d’un puits de mine désaffecté. Vingt-sept corps de maquisards mais aussi d’otages, « victimes de la barbarie nazie », pourrissaient à près de cent vingt mètres de profondeur. Les victimes avaient été précipitées mortes, et parfois même vivantes, au fond de la fosse.

Le 14 septembre 1944 avait commencé l’opération de « repêchage ». Durant trois jours, miliciens et collaborateurs arrêtés lors de la déroute allemande furent chargés de remonter un à un les corps en putréfaction. Des corps mutilés et souvent décomposés par un séjour dans l’eau de plusieurs semaines, horribles à voir, à l’odeur insupportable.

Encore sous le coup de cette évocation du passé, je feuilletais d’un œil distrait les autres pages du magazine. Les huit dernières sont ordinairement réservées aux annonces légales des huissiers et notaires. On y trouve pêle-mêle des avis de saisie, des appels d’offre, des publications de constitution (ou de dissolution) de SARL, des déclarations de condamnations, amendes ou liquidations et, surtout, des annonces de ventes aux enchères publiques, bref, toute l’écume qu’abandonne sur la plage la houle des commerces et des affaires du département.

Du Vigan à Concoules en passant par Aulas, Saint-Michel-de-Valborgne ou encore Sainte-Cécile d'Andorge et Sénéchas, je voyageais par la pensée au gré des saisies hypothécaires et des ventes par suite de faillites. J'écoutais la musique de ces noms venus de l'enfance.

Alors que je tournais la huitième et dernière page, je la vis cette annonce, immédiatement:

« Commune de Brindoux, samedi 10 mars 1990, vente aux enchères publiques en un seul lot d’un ensemble situé dans le quartier dit "du bas" et constitué de : a) un bâtiment, anciennement à usage d’école, comprenant au premier niveau une salle de classe et ses annexes, au second niveau un appartement de trois pièces, le tout pour une surface quant au sol de un are, vingt et un centiares, réf. cadast. BA. 140 ; b) une cour fermée et son préau couvert, pour une surface évaluée à quatre-vingt-huit centiares ; c) un terrain mitoyen à usage de jardin, pour une contenance totale de un are dix-huit centiares, réf. cadast. BA.140 b. Mise à prix : 120 000 francs. Renseignements en la mairie de Brindoux. »

Aucun doute, aucune confusion possible. Brindoux. Cette école. Ce ne pouvait être qu'elle. Celle de la famille. Celle dont le nom revenait si souvent dans la bouche de la Mémé. C'était là, m'avait-on toujours répété ¬comme les lambeaux d'une légende - que ma mère avait exercé pendant deux ans, d’octobre 1943 à mai 1945, là que mon père, le héros, le grand Résistant, était revenu dès la fin août 1944, au moment où s'installait à Nîmes le Comité Départemental de Libération, là enfin que j'avais été conçu.

Brusquement, ce nom qui jusque-là n'avait eu pour moi d'existence qu'aérienne et musicale, aussi impalpable qu’une litanie, qui n’avait d’autre poids que celui des phrases entendues ou lues depuis l’enfance dans de rares lettres : « Quand tes parents habitaient à Brindoux… il fallait du courage pour vivre à Brindoux… Brindoux l’été, Brindur l’hiver… Brindoux, le 18 novembre 1943, Brindoux, le 4 janvier 1944, etc. » ; brusquement donc, sous l’autorité d’une annonce officielle et imprimée, ce nom désincarné jusqu’à se réduire à un souffle de deux syllabes se chargea de réalité.

Ainsi la maison existait ; elle avait continué de vivre après et malgré le déménagement vers Saint-Ambroix puis Lessimas ; d’autres enfants avaient couru sous le préau; d’autres maîtres et maîtresses avaient occupé l’appartement de fonction. Mais, par une sorte d’ironie, au moment même où l'école par cette annonce retrouvait son existence matérielle, entrait à nouveau dans ma vie, j'eus le sentiment d'en être comme dépossédé puisqu’elle était offerte à la vente publique et qu’ainsi elle s’apprêtait à faire commerce de ses charmes. Comme Phryné devant ses juges, elle s’offrait nue aux regards, aux mains, à la concupiscence de désirs inconnus. C’était trop obscène. Je ne pouvais la laisser partir. Il fallait qu’elle soit mienne

[...]

**Chapitre 2**

[...]

Pour avoir suivi constamment la pente, je me retrouvai au bord de la rivière, pratiquement sous le pont dit du Solitaire. Assis sur le promontoire que faisait un grand rocher plat, je me reposai quelques minutes.

Le soleil luisait, clair, sur la face polie des parois schisteuses. En dessous, l'eau rendue verte par la profondeur d'un gour s'animait de lents tourbillons d'écume. Les yeux mi-clos, je m'abandonnais à la tiédeur de l'air. Ma mère avait apporté un tabouret pliant et, installée à l'ombre du gros châtaignier près de la cascade, elle lisait. Mon père plus loin, toujours vêtu de son costume sombre, la canne à pêche à la main, guettait sur le fond de la rivière la progression du ver, entraîné de caillou en caillou par le courant. Soudain deux petits coups secs sur le fil tendu ; il ferra aussitôt et sortit une truite gigotante, en s’écriant : « J’en ai une, Suzanne ! Regarde ! » Mais non il n'y avait rien, sinon toujours le lent mouvement tourbillonnant de l'eau et ce calme de l'air immobile qui entretenaient la rêverie. Je me revoyais au bord de la Cézère, la petite rivière qui coulait au pied de Lessimas. J’étais nu, savonné de la tête aux pieds, jusque dans les yeux qui me piquaient. Mais la Mémé continuait de frotter de toutes ses forces. C’était le grand bain rituel du premier jour de l’été, pour fêter l’arrivée de la chaleur et profiter de la rivière avant qu’elle ne fût à sec. « L’eau qui court, ça rend la peau douce et ça fortifie les cheveux », disait-elle en redoublant d’énergie, sourde à mes récriminations. Le pire c’était le coiffage, quand le peigne tentait de se dépêtrer de la résistance des nœuds. Touffe après touffe, sous la rudesse des dents, une mise en ordre se dessinait progressivement puis s’imposait : la raie sur le côté droit, la coque sur le devant et sur la tempe gauche, ma mèche blonde. Mais quel plaisir après ces épreuves de s’allonger sur la plage de pierre, lisse et chaude, de se laisser envelopper par l’ardeur du soleil jusqu’à ce que la Mémé vînt donner le signal du retour.

Je me décidai à rentrer. Le sentier qui sur l'autre versant grimpe jusqu'à l'approche du village s'éboule parfois sous le pied. Il faut alors prendre appui de la main gauche en choisissant ses cailloux. Comme on n’était qu’au milieu de la matinée, j'eus envie de montrer ma récolte à Marius Roche, en manière de remerciement et pour lui signifier ainsi combien j’avais été sensible à sa confiance.

Il préparait des fagots au fond de la cour. Sitôt qu’il m'aperçut, il vint à ma rencontre tout en me faisant signe d’avancer. Sur le rebord des deux fenêtres, il y avait des cagettes plates, six en tout, tapissées de papier journal sur lequel, soigneusement disposées en rangs serrés, des lamelles de cèpes se recroquevillaient déjà sous le soleil.

Il eut l'air sincèrement content.

- Eh ! bien, en voilà un bon début ! Et ils sont beaux ! Il faut arroser ça. Installez-vous là. Si, si, j'insiste.

Il me désignait le banc de pierre entre la porte et la fenêtre. C'était bien un peu tôt pour le pastis, mais la course en montagne ça donne soif.

- Alors avec beaucoup d'eau !

[...]